



SANS TITRE 97/17

MARCELA SANS PEDRO &

MIKEL ARISTEGUI

TEMPS FORT MIGRATIONS

DOSSIER DE PRESSE

SANS TITRE 97/17

MIKEL ARTISTEGUI ET MARCELA SAN PEDRO

DU 1^{ER} AU DÉCEMBRE 2017

EN SEMAINE 20H, DIMANCHE 18H, LUNDI RELÂCHE, DIMANCHE 10 DÉCEMBRE 15H

Nous vous invitons à découvrir une création dans laquelle deux danseurs transforment le Galpon en un lieu de retrouvailles.

*Nous sommes tous condamnés à mourir
Que cela ne nous empêche pas de vivre !*

Les deux danseurs s'appuient sur le duo *Sans Titre*, créé le 1er décembre 1997 à l'invitation du groupe *Artistes Face au SIDA*. A l'époque, parler de SIDA, du virus VIH, impliquait forcément parler de la mort. Aujourd'hui, les deux danseurs se retrouvent et revisitent, réactualisent leur danse d'alors à la lumière de leurs expériences respectives. Ces vingt années ont passé à danser, à travailler, à vivre, à changer. La maladie a elle aussi évolué ; aujourd'hui, parler de SIDA ou de VIH a beaucoup plus à voir avec la vie qu'avec la fin de vie.

Une pièce qui pense à l'amour, à aimer et à être aimé, à l'amitié, à la distance, au VIH/SIDA, à la vie avec et sans, à comment faire pour continuer à créer, à danser, à faire l'amour, à vivre, lorsque tout semble nous quitter.

DISTRIBUTION

Concept, chorégraphie, interprétation **Mikel Aristegui et Marcela San Pedro**

Musique et son **Gilles Abravanel**

Lumières **Daniel Demont**

Œil extérieur **Noemi Lapzeson**

Administration **Le Ciel Productions / Lili Auderset**

Photos **Daniel Pittet**

SOUTIENS

Production : **Le Ciel Production et compagnie Mikel Aristegui**

Sans Titre 97/17 est subventionné par la Ville de Genève.

UNE HISTOIRE D'AMOUR

Sans Titre, dans sa version 1997, s'achevait avec une scène où les deux interprètes admiraient un coucher de soleil, assis au bord du plateau. C'était leur manière de signifier qu'il ne faut jamais perdre l'espoir ni la sensibilité à la beauté du monde.

Cette intuition et ce lointain espoir se sont presque réalisés. Aujourd'hui on peut vivre avec.

NOTE D'INTENTIONS

Cette pièce est une réflexion en mouvement sur *le temps qui passe*

Sur *penser-au-temps-qui-passe*

Sur les effets de ce *temps-qui-passe* sur nos corps, nos manières de bouger, nos convictions, nos doutes
Cette pièce est une réflexion en mouvement sur ce qui nous émeut, ce qui nous modifie, ce qui bouge (encore) en nous, ce qui nous unit et ce qui nous sépare.

Il s'agit de prendre le temps pour se poser des questions, puis prendre le temps pour ébaucher des réponses, des questions et des réponses que nous nous posons et auxquelles nous essayons de répondre depuis vingt ans.

Ensemble et séparés ...

Cette pièce pense tout simplement à l'amour

A aimer et à être aimé, à l'amitié

A la distance, aux réunions et aux séparations

Au VIH/SIDA, à la vie avec et sans

A comment faire pour continuer à créer, à danser, à faire l'amour, à vivre lorsque tout semble nous quitter.

Il s'agit de désir, du besoin que nous avons de continuer à transformer nos intuitions et sentiments en mouvement

De traduire ce que nous pensons, croyons, espérons, en danse.

Cette pièce construit un pont entre le passé et le présent

Entre la tête et le cœur, les mots et le silence, la force et la fragilité, la scène et le public, entre nous, entre nous, et vous.



MOTIVATIONS – GENÈSE DU PROJET

Marcela San Pedro et Mikel Aristegui se rencontrent au début des années 90 lors de leur formation à la Folkwang Hochschule, à Essen, Allemagne. Les deux interprètes étoffent leurs collaborations à Genève pendant sept ans, au sein de compagnies de danse contemporaine telles que Vertical Danse et Alias, mais aussi comme chorégraphes de leurs propres pièces.

Leurs parcours respectifs les tiendront éloignés l'un de l'autre pendant 15 ans. Mikel et Marcela se retrouvent à Genève, après quinze années de séparation, sur la dernière création de Vertical Danse/Noemi Lapzeson, *Variations Goldberg*, présentée à l'ADC en janvier 2015. Leur dynamique créatrice et leur plaisir à travailler ensemble sont intacts, tout comme l'immense complicité qui les lie et leur permet de communiquer plus rapidement que la parole... L'envie de créer à nouveau une pièce ensemble apparaît comme une évidence. L'idée de prendre comme point de départ le souvenir de *Sans Titre* surgit comme une nécessité.

Sans Titre est un duo créé en 1997, à l'invitation du groupe Artistes Face au SIDA pour participer à un gala à la Salle Patino (actuellement Cité Bleue) fin novembre 1997. Pour créer cette petite forme de 20 minutes, les deux danseurs s'étaient aventurés avec beaucoup de passion, pas mal d'ignorance et d'innocence dans un territoire thématique délicat: le corps humain dans toute sa force et ses limites, l'impuissance devant la tragédie de la maladie, le besoin de se battre malgré tout et l'importance de rester unis et aimants, émerveillés devant les choses les plus simples de la vie, à chaque instant. A l'époque de la création de *Sans Titre*, parler de SIDA, du virus VIH, impliquait forcément parler de la mort. Tout titre semblait réducteur, incapable de transmettre la complexité et la fragilité de ce qui les animait. *Sans Titre* s'est imposé !

A la suite d'un accident et d'une période de rééducation, Mikel Aristegui a développé le projet d'une danse qui devrait être aussi une pratique tendant à se garder en bonne santé, qui aiderait à trouver un équilibre à l'intérieur et à l'extérieur de soi-même, à être moins égo-centriques et plus conscients.

Pendant cette même période de création de *Sans Titre*, un autre sujet important de préoccupation a été le besoin viscéral des deux danseurs de faire confiance à leur instinct, aucune construction théorique ou conceptuelle ne pouvant être à la hauteur de la gravité et de la réalité de l'épidémie du sida en 1997. Combinés à un profond besoin de rompre avec la pression des attentes externes, ces événements, petits et grands, marquent durablement les deux danseurs dans leur parcours.



Aujourd'hui, 20 ans plus tard, replonger dans *Sans Titre* est un défi enthousiasmant et nécessaire. Marcela et Mikel d'une part ont envie de se retrouver dans le travail de recherche et dans la création chorégraphique, enrichis de leurs expériences respectives et par le temps passé. Leur corps et manières de penser et concevoir le mouvement ont évolué, leur rapport à la maladie aussi. Il y a de nouvelles choses à dire ou à transmettre. A la différence d'il y a vingt ans, fort heureusement, parler de SIDA ou de VIH a beaucoup plus à voir avec la vie qu'avec la fin de vie.

Aujourd'hui, les deux danseurs vont voir ce duo, comme on se donnerait rendez-vous dans un endroit qu'on avait l'habitude de visiter mais qu'on a quitté depuis longtemps, comme un voyage dans un territoire connu mais oublié, qu'on veut à nouveau habiter, utiliser, occuper, pratiquer. *Sans Titre* est un point de départ, comme un lieu de rencontre, afin de créer une nouvelle pièce, un nouveau duo, fait de ce qu'ils étaient en 1997 et de ce qu'ils sont en 2017. Un duo nourri par tout ce qui les traverse et modifie, autant dans la sphère publique qu'intime, professionnelle et privée, dans ce qu'ils peuvent dire et ce qu'ils ne peuvent dire avec des mots. C'est peut-être à ce point-là que la danse commence !

Cette démarche leur permet de concrétiser une conviction qu'ils partagent, après vingt ans de vie professionnelle: le fait que la danse, la création, la recherche artistique et le questionnement incessant sont des éléments inséparables, constituants d'eux-mêmes; leur manière de se situer et de tenir bon dans le chaos - apparent ou pas - de l'existence.



QUELQUES CHIFFRES

Voici des chiffres. Rien de plus cruel et de plus froid, rien de plus réel et abstrait en même temps. Nous ne pouvons pas humainement imaginer ou mesurer ce que cela veut dire, 40 millions de morts, alors qu'une seule mort proche nous semble parfois insupportable. Ces chiffres existent, ils sont à la portée de tous. Nous ne pouvons pas en faire l'économie, même si, inconsciemment nous nous arrangeons pour les oublier. Sinon, notre vie quotidienne, composée de mille petites préoccupations sans importance, serait elle possible?

Depuis 1988, le 1er décembre, c'est la journée mondiale de lutte contre le SIDA. Depuis l'identification du Virus d'Immunodéficience Humaine en 1983, on estime que le VIH a fait 40 millions de morts, que 35 millions de personnes sont aujourd'hui séropositives au VIH, dont 25 millions en Afrique subsaharienne, et qu'environ la moitié est sous traitement antirétroviraux. On peut avancer le chiffre d'environ 6'300 contaminés par jour, dont la moitié sont des femmes et environ 700 enfants. L'ONUSIDA a fixé à 2030 l'horizon de la fin de l'épidémie. Si l'on connaît indiscutablement mieux l'origine du rétrovirus et son fonctionnement, il reste encore un certain nombre d'obstacles à lever pour pouvoir l'éradiquer

La méthode scientifique, émission de France Culture, 29 novembre 2016.



DU CÔTÉ DE LA LITTÉRATURE

« (...) Le sida n'est pas vraiment une maladie, ça simplifie les choses de dire que c'en est une, c'est un état de faiblesse et d'abandon qui ouvre la cage de la bête qu'on avait en soi, à qui je suis contraint de donner pleins pouvoirs pour qu'elle me dévore, à qui je laisse faire sur mon corps vivant ce qu'elle s'apprêtait à faire sur mon cadavre pour le désintéresser. »

Hervé Guibert, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Editions Gallimard, 1990.

La journée d'étude *Littérature et sida, alors et encore* a eu lieu à Vérone le 10 janvier 2014. Voici quelques extraits des articles publiés qui ont documenté la création de *Sans Titre 97/17*.

Deux récits autobiographiques publiés en 1994, ont pris la forme d'une «autoscopie», examen par un «moi» des signes émis par un corps métamorphosé.

Pour se saisir à nouveau d'un soi désormais aliéné, ces deux écrivains ont déployé dans leur narration des fragments d'un récit d'apprentissage, dans lequel le sujet se mue en herméneute inquiet de soi. La nouvelle temporalité instaurée par la séropositivité engage un autre savoir du temps: la continuité linéaire brisée déplace la saisie du monde, notamment par l'usage du conditionnel, mode de l'utopie ou de l'uchronie. Ces apprentissages, menés sans concession à des explications schématiques ou aux illusions d'une transcendance, se présentent aux lecteurs d'aujourd'hui comme une admirable leçon de courage face aux aléas terrifiants de la condition humaine. » (A propos de *L'apprentissage*, de Jean-Luc Lagarce et de *Le Fil*, de Christophe Bourdin).

Si l'un des rôles de la littérature est "l'apprentissage de la mort" (Hervé Guibert), on n'appréhende sa mort que par personne interposée. Limite du dire, la mort est ce qui voue le témoignage du détour par l'autre et par l'imaginaire, à l'oscillation entre l'impudeur et l'ellipse, à plus forte raison étant donné les spécificités du sida. Pour suggérer la mort imminente et immanente, la thanatographie sidéenne conjugue écriture de soi et hétérographie, journal de deuil et déposition, tombeau. Dans la mesure où ils s'avèrent emblématiques des tensions qui traversent le corpus - tensions spectaculaires et spectrales de la reconnaissance et de la dépossession, de la contagion et du partage, de la survie et de la revenance -, ce sont les enjeux et les apories de ce déchiffrement de soi par le deuil de l'autre qu'on interroge en juxtaposant deux textes qui, de par l'écart temporel qui les sépare, envisagent les mêmes années 1986-1994 à partir des perspectives divergentes, celle du condamné et celle du rescapé: *L'Aztèque* de B. Duquénelle (1993) et *Perfecto* de Th. Fourreau (2004). Entre autopathographie et récit d'accompagnement, et dans le passage de l'une à l'autre, non seulement on mesure la distance entre la parole prise dans l'urgence de la pandémie et la parole déchantée dans le silence du deuil, mais aussi une dialectique se dessine, articulant impasse testimoniale face à l'indicible de la mort et épigraphie, inscription lapidaire de la perte.

En comparant différents textes sur le sida écrits dans les années 2000 à des ballets contemporains (Trois décennies d'amour cerné de Thomas Lebrun et Ja,nee de Boyzie Cekwana), nous tentons de questionner l'idée d'un post-sida et d'en dégager des problématiques propres tout en convenant de la tendance nostalgique de la littérature actuelle à l'égard du virus, tendance dépassée par les arts contemporains de la scène qui renouvellent le genre en l'ancrant dans une actualité de la maladie. Cette redéfinition cherche à dépasser le corps et la maladie pour y intégrer le sensible et l'émotif. Car, comme dans toute post-épidémie, le vrai chamboulement est d'ordre émotif. Si nos corps se sont fragilisés, nous nous sommes émotivement endurcis: "Il faut se protéger", nous a-t-on répété. Pourtant, comment envisager le couple, le désir et l'avenir dans cette surprotection face à l'Autre, dans cette vulnérabilité et cette peur de s'abandonner?

Autour de l'oeuvre capitale d'Hervé Guibert et de quelques autres écrivains majeurs, toute une constellation mineure de textes forme un corpus aux frontières floues et mouvantes, comprenant témoignages, récits d'accompagnement, journaux intimes, autofictions, romans mais aussi des poèmes et des pièces de théâtre. Il s'agit souvent de textes au statut indéfinissable, dominés par l'instance autobiographique mais suspendus entre le documentaire et l'imaginaire, entre le factuel et le fictionnel, ce qui les rend paradigmatiques des inflexions caractérisant le panorama littéraire français de l'immédiat contemporain. Bien plus, par les postures énonciatives explorées par des sujets malades, voire aux portes de la mort, par l'exploration, clinique ou morbide, des corps, par le franchissement constant des frontières de l'obscène et de l'impudeur, par le recours aux images et aux supports non verbaux pour exprimer l'indicible, ces textes ont laissé une marque profonde sur la littérature contemporaine. Tour à tour sous-estimée et hypermédiatisée, l'irruption du sida - mal à la fois honteux, "infâme", et pour ainsi dire très people - a mis à l'épreuve, jusqu'à les ébranler, tous les discours, de même qu'elle a réveillé les fantômes assoupis de pandémies anciennes et qu'elle a renforcé les catégorisations, les culpabilisations, les discriminations, en faisant de l'écriture littéraire "une forme de survie énonciative" et un espace de négociation d'un contre-discours identitaire et social aux accents variés. Car le sida est un fantasme culturel dont on n'a cessé de disséquer les implications allégoriques et idéologiques; c'est un fléau discursif provoquant une épidémie de significations contradictoires, et marquant une étape aussi fondamentale que controversée dans le processus de politisation de l'homosexualité qui va de Stonewall au mariage gay.

Littérature et sida, alors et encore, études réunies par Alessandro Badin, Stefano Genetti, Fabio Libasci et Jean-Marie Roullin.

PETITE BIBLIOGRAPHIE

Hervé Guibert **A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie**
Gallimard 1980

Jean-Luc Lagarce **L'Apprentissage**
Les Solitaires intempestifs 2001

Christophe Bourdin **Le fil**
Gallimard 1994

Bertrand Duquénelle **L'Aztèque**
Belfond 2001

Thierry Fourreau **Perfecto**
P.O.L. 2004

Études réunies par Alessandro Badin, Stefano Genetti, Fabio Libasci et Jean-Marie Roullin
Littérature et sida, alors et encore
Brill | Rodopi 2016

PROPOSITIONS EN LIEN AVEC LA CRÉATION

ATELIERS ET RENCONTRES

Musée International de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge

Marcela san Pedro et Mikel Aristegui animent des ateliers dans le cadre de l'exposition **SIDA – une lutte en images** au Musée International de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge.

INFOS : <https://www.redcrossmuseum.ch>

Art et sport

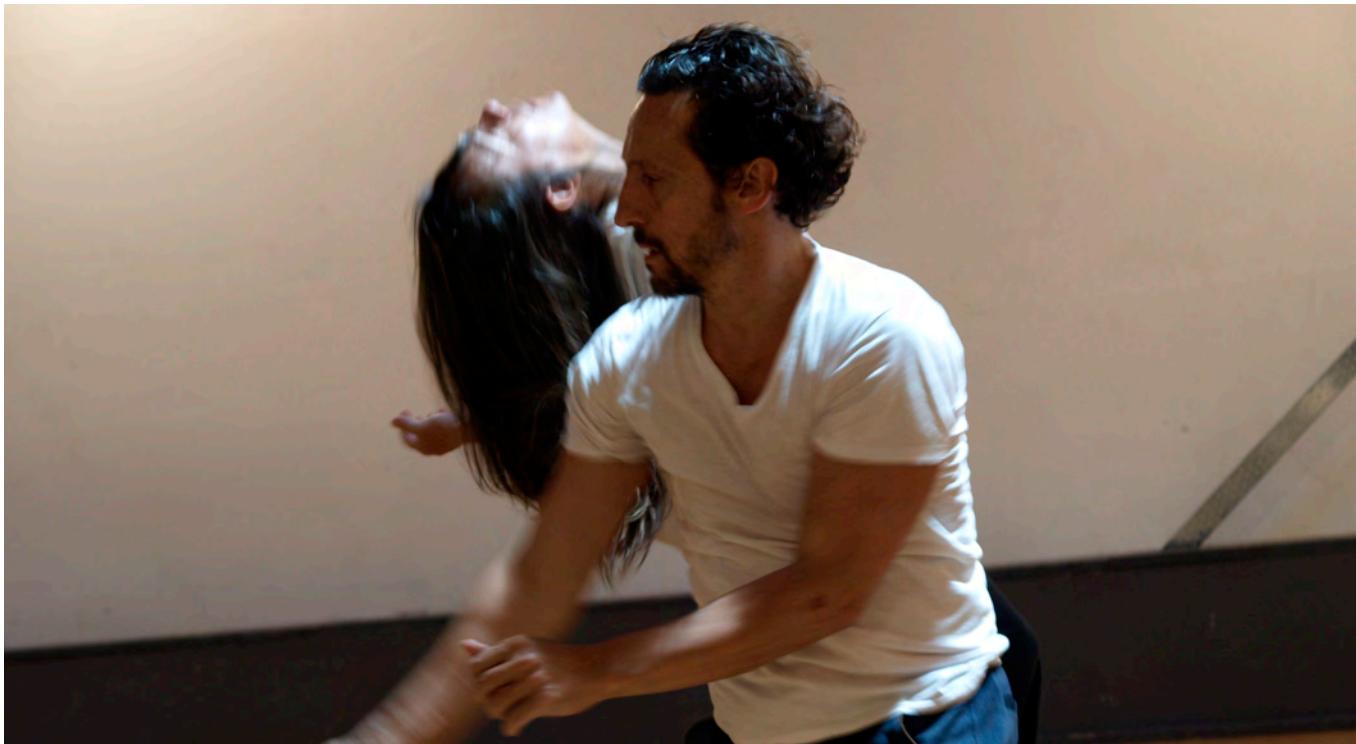
Marcela san Pedro et Mikel Aristegui animent des ateliers en lien avec les représentations **Sans Titre 97/17** entre le 4 et le 8 décembre 2017, selon des horaires à définir avec les enseignants.

INFOS : <https://galpon.ch/ecoles/secondaire-ii/>

Témoignants pva-genève

Les représentations des 6 au 8 décembre 2017 se terminent avec le témoignage de membres de l'association pva-genève.

INFOS : <https://galpon.ch/spectacle/vivre-avec/>





LE GALPON
MAISON POUR LE TRAVAIL DES ARTS DE LA SCÈNE
2, ROUTE DES PÉNICHES - CP 100 - 1211 GENÈVE
WWW.GALPON.CH

CONTACT PRESSE

Nathalie Tacchella CONTACT@GALPON.CH

T. +41 22 321 21 76 et +41 79 324 00 21